

Elvio Carrieri s'attaque au mythe de l'eldorado dans « Pauvres de nous », un premier roman percutant

Quand un jeune auteur italien exprime avec force le malaise d'une jeunesse qui se croit sommée de partir

JEAN-BERNARD VUILLÈME



Le narrateur de « Pauvres de nous » vit à Bari, la capitale des Pouilles, une ville de 1,3 million d'habitants, qu'il considère comme la seule d'Italie « à avoir décidé (après la guerre) de se vendre et de s'autodétruire complètement ». — © xantanovich1985x via imago-image / IMAGO/Pond5 Images

Elvio Carrieri est considéré en Italie comme un jeune auteur quasi prodigieux, à tout le moins comme un talent très précoce. Né en 2004, publié dans des revues de poésie dès l'âge de 15 ans, il n'avait pas encore 20 ans lorsque est paru son premier roman, *Poveri a noi*, aujourd'hui disponible en traduction française (*Pauvres de nous*). Un ton vif, parfois impérieux, caractérise son écriture, en lien direct avec son narrateur, Libero, un quasi-trentenaire à la posture arrogante et au verbe haut. Des phrases font tilt, comme « Son bureau était affreusement bien rangé », ou encore lorsqu'il qualifie un quartier chic de Bari de « paradis de la dolce vita » changé « en décharge de rejets gâtés ».

Une amitié exclusive

Libero vit à Bari, la capitale des Pouilles, une ville de 1,3 million d'habitants, qu'il considère comme la seule d'Italie « à avoir décidé (après la guerre) de se

vendre et de s'autodétruire complètement ». Il ne l'aime pas, ni ses habitants, surtout ses contemporains qui s'en échappent car ils s'y sentent aussi mal que lui. Il n'aime vraiment que son ami Felice, alias Pline, un jeune souffre-douleur passablement perché et affligé de tics. Tous deux cultivent depuis l'enfance une amitié exclusive, fondée sur la protection mutuelle et la loyauté, et partagent une passion pour la littérature. Libero aime aussi Letizia, la psychologue de la prison de haute sécurité où il exerce avec courage et humanité ses talents de professeur de littérature.

Outre l'histoire de ces connivences, Elvio Carrieri plonge ses lecteurs dans la société contemporaine des Pouilles, dont il trace un portrait au scalpel à travers le regard dédaigneux de son narrateur. Roman d'apprentissage autant que de détestation, *Pauvres de nous* règle des comptes avec des enfances peu propices à produire des adultes sereins, mais dans des limites dépassant largement la famille pour s'inscrire dans un contexte général de corruption, de violence et de criminalité.

Les meilleures intentions du monde

Quand Mario Desiati, l'auteur du roman *Les Irrésolus* (*Spatriati*, Prix Strega*), paru en 2021, considère l'exil comme condition d'un accomplissement pour un jeune grandi dans les Pouilles, Carrieri adopte trois ans plus tard, à travers son narrateur, une position critique, voire virulente, sur cette manière de fuir. Il n'y voit qu'une mythomanie et dépeint les exilés comme une « armée en silicone de têtes lobotomisées ». Parlant d'un ami de lycée, Libero va jusqu'à écrire : « [...] parti de Bari avec les meilleures intentions du monde, revenu de Milan avec des ennemis et des problèmes de dépendance. Il n'avait même pas envie d'y aller. Il avait simplement canalisé l'input qu'on lui administrait depuis des années : « Tu veux agir ? Va-t-en d'Bari. »

Difficile de lire *Pauvres de nous* sans percevoir quelque écho, voire une image inversée, du roman de Desiati. Peu importe que cette parenté soit ou non fortuite. Elle témoigne, au-delà des clichés, du malaise identitaire de toute une jeunesse coincée entre le désir de partir pour des contrées idéalisées et l'envie d'investir et si possible de transformer une société en mutation.

* « Les Irrésolus », Mario Desiati, Grasset, 2024

Pauvres de nous. Un roman d'Elvio Carrieri. Traduit de l'italien par Nathalie Bauer. Ed. Philippe Rey, 187 p.